

Le Jour, 1952
29 avril 1952

LA GRECE DANS LE PROCHE-ORIENT

Il faut bénir le ciel : les circonstances nous permettent une fois de plus de converser sans truchement avec la Grèce.

La présence de M. Léon Maccas au Liban donne aux deux comités gréco-libanais d'Athènes et de Beyrouth tout leur sens.

Ce que nous faisons avec la Grèce sur le plan intellectuel, moral, économique, social, (à la rigueur politique même) nous devrions le faire avec une douzaine de nations. **Par chance et par raison, c'est par la Grèce que nous avons commencé.**

Car, la Grèce, comme nous, fait partie du Proche-Orient ; ce qui ne l'empêche pas de faire partie de l'Europe. Cela illustre le caractère intercontinental de la Méditerranée orientale et montre la voie aux Méditerranéens pour qu'ils se rejoignent.

La « Question d'Orient », disent les traités les plus élémentaire, se pose lors de la guerre de l'indépendance grecque, lors de l'insurrection de Mehemet-Ali, lors de la guerre de Crimée puis de la guerre russo-turque ; enfin à l'état aigu, au début du vingtième siècle. Elle couvre de façon chronique un morceau d'Europe, un morceau d'Asie, un morceau d'Afrique, mais surtout la Méditerranée orientale, c'est-à-dire le Proche-Orient.

Nous ne confondons certes pas Question d'Orient et Proche-Orient ; c'est une erreur à ne jamais commettre ; la première est principalement une notion d'équilibre politique ; le second, essentiellement une notion de géographie, de climat, de communauté humaine, de traditions, de civilisation.

Mais le Proche-Orient est au centre de la Question d'Orient, sans quoi la fameuse Question n'eut jamais porté ce nom fatidique.

Cette question d'Orient qu'on croyait, un peu à la légère, résolue, rebondit merveilleusement. Il s'agissait, au début de l'autre siècle, d'un affaiblissement de l'Empire ottoman, recherché avec persévérance par les uns ou les autres. Il s'agit paradoxalement aujourd'hui de donner à la Turquie républicaine des forces ; à la Turquie et à la Grèce, alliées et devenues le rempart du Proche-Orient et de la Méditerranée.

En beaucoup plus grand, le problème ressemble à celui d'où naissait la guerre de Crimée ; aujourd'hui il engage tout l'Occident (depuis les Etats-Unis), solidaire du Proche-Orient.

Les soutiens normaux de la Turquie, dans la situation redoutable où on la retrouve, ce sont d'abord ses voisins immédiats. **Par là se justifie et s'impose une première politique proche-orientale : « du Caire à Athènes ». Cette politique, pour avoir toute sa portée, doit se prolonger de l'est à l'ouest : « d'Ankara à Madrid ». Il y a longtemps que nous écrivons cela.**

Une telle politique de salut international doit faire le tour de la Méditerranée. Elle est le pendant de l'Organisation atlantique et de l'Organisation européenne.

Ainsi la paix du monde se subordonne à ces trois formules qui sont l'enseignement de trois citadelles : organisation atlantique, organisation européenne, organisation méditerranéenne. Aucune formule de remplacement ne peut valoir pour les pays de la Ligue arabe. Et c'est seulement par une telle architecture politique et militaire et dans le respect des indépendances que l'Asie méridionale, à son tour, peut échapper à la maladie qui menace l'univers.

M. Léon Maccas est ici pour servir les relations gréco-libanaises du cœur et de l'intelligence. Il s'acquitte de sa mission de la façon la plus généreuse et la plus émouvante. Cela nous autorise à livrer à ses pensées le problème fondamental de la Méditerranée orientale ; et nous savons qu'il en a le souci, comme nous.

M. Léon Maccas est un homme politique éminent, un homme d'Etat informé de tout. Il est qualifié pour considérer une matière qui, pour son pays et le nôtre, pour l'Egypte, la Syrie, la Turquie et d'autres nations proches de nous, implique tout simplement la vie et la mort.

M. C.